

2^{ME} EDITION

La Ville et le Théâtre

La Revue nocturne

Vous rappelez-vous l'admirable lithographie de Raffet, inspirée par la balade allemande « la Revue nocturne » de Zedlitz : vers la douzième heure de la nuit, l'empereur en petit chapeau, en redingote grise, surgit du cercueil pour faire sa ronde sur son cheval blanc. Sur les pas du coursier, les vieux escadrons sortent de terre tout sanglants, couverts de leurs armes, et défilent au galop fantastique devant le chef. Voici ceux qui gisent glacés dans le manteau de froide neige du Nord, ceux que la chaude terre d'Italie aspira dans son baiser mortel ; voici ceux que recouvrit le limon du Nil ou le sable de l'Arabie ; leurs blancs crânes luisent sous les casques et les mains sans chair des squelettes brandissent en l'air les longues épées. Et tous les rangs s'inclinent devant César qui passe dans les champs Élyséens sa revue funèbre.

Pourquoi cette vision fantastique me hantait-elle samedi soir en cette salle des Variétés qui avait envahi l'atmosphère ardente des fêtes passées. Au son de la musique entraînant et lubrique, émuillante et canaille, gigotaient sur la scène, dans une sarabande macabre, les crânes chauves, les visages flétris ; et les vieux pitres sans yeux, sans voix, sans mains, sans jambes s'inclinaient devant la loge où Hortense Schneider, ressuscitée, planait de son grand nez, pareil au bec de la mort sur la revue nocturne. C'était l'épopée des « temps plats et fades » qui sortait des planches, se frémissait en ces squelettes grimaçants, chamarrés de paillois et de clinquant, et retrouvait pour un soir sa blague endiablée de parodie, son ricane ment insultant et cruel.

Ah ! qu'il faisait bon, vers 1864, de rire de tous les rois de la terre, du roi des cocus, du grand-prêtre fourbe et voleur, du bon Homère, d'Eschyle ce constipé, et de Sophocle, ce raseur ; ô *oiaképhalè*, la bonne tête de M. Prud'homme qui supportait mal qu'on touchât à Achille. Décembre avait tué la liberté ; mais les naïves moralités des contes vivaient dans l'enfance, le culte du beau et du vrai se maintenait dans la jeunesse comme une espérance, et le cœur des hommes battait encore pour ce chiffon qui représente la patrie. L'idéal, qui a la vie dure, avait résisté quinze ans ; le berger Paris, Barbe-Bleu, le général Boum soufflerent dessus tour à tour, il en mourut. Cette dernière flamme éteinte, notre monde entra dans l'obscurité,

dans le chaos des appels, dans le délire de la chair, dans le va-et-vient des jouissances. Littérature, patriotisme et foi furent submergés dans le chahut universel ; le peuple fixé à terre, comme un troupeau, oublia tout son passé, jusqu'à l'année terrible où un maître d'école allemand, le fusil à la main, se présenta pour lui apprendre à lire.

Ce rire qui dessèche et tue comme le vent du désert, il soufflait sur la nation, mais il s'amassa en trois hommes, deux poètes et un musicien, qui lui donnèrent la forme, exquise et charmante d'un art pernicieux. Celui-ci lui prêta ses singeries, ses cabrioles de clown musical, ce diable au corps, cette chaleur, ce mouvement, ce montant, coupé de pampison mélodique, — une sorte d'incantation excitante qui laissait dans le cerveau une sensation pareille à la caresse d'une courtisane. Ceux-ci, deux artistes consommés et corrupteurs, coulerent le ricane ment mauvais dans un métal léger et brillant, mixture de parisianisme et de littérature chauffée par un esprit pétulant, une verve caudacieuse et cynique, une fantaisie extraordinaire. Qui diable aurait résisté à cette contagion délicate vous gagnant par le son, l'esprit et les yeux. Nous en fumes tous atteints.

Des trois coupables, l'un est mort, paix à ses mânes qui dirigent peut-être dans le Tartare le chorège infernal. Un autre fait pénitence, revêtu d'un vert silice, et chaque lustre offre d'une voix melliflue, à ses compagnons d'immortalité, la glucose de ses romans vertueux. Le troisième voudrait bien encore pécher, mais ses forces le trahissent à chaque pas et c'est en vain qu'il essaie de rassembler en pièces anatomiques, les membres épars de sa fantaisie perdue dans l'art incohérent. Pourtant, telle fut l'influence de ce trio d'Offenbach, de Meilhac et d'Halévy qu'aucun de leurs contemporains n'a pu se défendre d'un goût secret pour leur art de décadence pervers et charmant. Vous avouerez-je, après ma tirade, que les partitions funestes sont là tout près de mon piano et qu'il m'arrive, ô honte ! d'y tapoter en fredonnant les couplets de la *Grande Duchesse* !

HENRY BAUER.

L'ECHO DE PARIS publiera demain un article de
M. ALBERT DUBRUJEAUD

INFORMATIONS PARTICULIÈRES

DE L'ECHO DE PARIS

M. le Président de la République a reçu de nouveau, hier dimanche, les députés du Jura.

M. le Président de la République a reçu ensuite M. Massicaut, préfet du Rhône, qu'il a retenu à déjeuner.

Le baron de Mohrenheim a eu hier matin